

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militär-sanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 54 (1946)

Heft: 4

Artikel: Notre action de parrainage en Belgique

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-556378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DAS ROTE KREUZ

LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

Notre action de parrainage en Belgique

Au moment où notre action de parrainage subit de sensibles modifications en raison de la cessation des hostilités et du retour des prisonniers et déportés, il nous a vivement intéressé de nous rendre compte sur place, au début de décembre, de la situation en Belgique.

Grâce aux possibilités de son agriculture, à la richesse de son sous-sol, à ses industries, à sa situation géographique et le commerce de transit qui en résulte, à sa riche colonie, le Congo Belge, et enfin à l'énergie de sa laborieuse population, l'amélioration en Belgique est continue. Toutefois, sans avoir la prétention, après un séjour de 12 jours environ, de porter un jugement définitif sur la situation de ce pays, nous pensons tout de même pouvoir affirmer que la remarque du correspondant d'un hebdomadaire illustré que la Belgique est « presque un Pays de Cocagne », ne correspond pas du tout à la réalité.

Pour connaître le visage réel de la Belgique, il ne faut pas seulement avoir vu une ville — Bruxelles par exemple, qui a été relativement épargnée par la guerre — avec ses magasins bien achalandés, il faut avoir pénétré dans les villes sinistrées, parlé avec ceux qui ont vécu cette guerre, qui ont dû se terrer dans les caves durant des mois, qui ont souvent perdu tous leurs biens ensuite des bombardements, il faut avoir vu les Ardennes avec ses villages martyres, il faut avoir réalisé la signification de quelques chiffres: 500'000 maisons plus ou moins fortement sinistrées, 35'000 femmes devenues veuves par faits de guerre. Il faut enfin avoir pénétré dans les foyers de ces mêmes veuves, de même que des familles sinistrées, où se recrutent la plupart de nos filleuls.

En parlant de l'amélioration générale en Belgique, on fait surtout allusion au ravitaillement. En mettant en parallèle les rations auxquelles donnent droit les cartes alimentaires suisses et belges, nous remarquons que le ravitaillement est à peu près identique, mais dans l'ensemble les rations suisses restent plus favorables.

Nous avons en effet davantage de *graisse*, la vente des *pommes de terre* est libre chez nous; en Belgique, la ration de 9 kg. par mois et par personne est insuffisante pour une famille aux ressources modestes. La ration de *pain*, bien que supérieure à la nôtre, est aussi jugée insuffisante dans les mêmes foyers vu le manque de denrées de remplacement à des prix abordables. J'ai entendu dire à plusieurs reprises que un coupon de sucre de la carte familiale est échangé contre des coupons de pain, ce dernier ayant une plus grande valeur nutritive. Pour le *lait*, seuls les enfants jusqu'à trois ans ont droit à 24 l. par mois; ceux de 4 à 11 ans, ainsi que les vieillards de plus de 70 ans, touchent 8 l. par mois. La vente des légumes et des fruits est libre comme chez nous et les prix sont à peu de chose près les mêmes qu'en Suisse. Nous précisons que seuls les fruits du pays peuvent être obtenus sur le marché.

D'autre part, et ceci est essentiel, durant des mois, voire même des années le régime alimentaire belge a été insuffisant. Il s'est donc établi un état de déficience auquel il ne peut être paré en quelques

mois d'alimentation améliorée. — Des familles d'origine suisse m'ont fait part des énormes difficultés rencontrées, bien qu'elles avaient le grand avantage sur le reste de la population de recevoir pour chaque membre de la famille un colis alimentaire mensuel de Suisse.

La preuve que le régime alimentaire est encore insuffisant, est la persistance du marché noir dont les prix sont loin d'être à la portée de toutes les bourses.

Visite de filleuls dans leurs foyers.

Au cours de notre voyage, nous avons pris contact avec une cinquantaine de filleuls dans plusieurs villes de Belgique. Ces visites avaient la valeur d'une récompense et d'un encouragement. Il faut en effet pénétrer dans les foyers de nos protégés pour comprendre ce qu'a signifié et signifie encore le secours du parrainage. C'est à ce moment-là que nous avons réalisé véritablement la valeur incomparable du colis de vivres reçu de la Suisse jusqu'en juin 1945, malgré le retard dans la distribution. Même les articles ajoutés aux vivres et que nous considérons personnellement un peu comme « du remplissage », mouchoirs, brosses à dents, articles de pansement, ont provoqué une explosion de joie.

Par son action de parrainages et par l'hébergement d'enfants en Suisse, notre pays et ses habitants sont à l'honneur dans maintes familles belges. Nous aurions souhaité que chaque parrain et marraine, de même que chaque famille hôte, voient ces visages débordants de reconnaissance et heureux de voir un représentant de « ce beau pays et de cette Croix-Rouge suisse à qui nous devons tant ». Ce colis de vivres, bien que de composition uniforme, donnait l'impression aux bénéficiaires que le parrain l'avait confectionné lui-même et avait joint à cette contribution matérielle toute son affection.

Nous avons eu aussi la joie de constater que les lettres du parrain ou de la marraine de Suisse étaient pieusement conservées. Timidement on nous a laissé entendre à plusieurs reprises que ces messages d'un pays ami avaient aidé à vivre.

Le contact qui a été ainsi établi ne doit pas cesser avec la suppression des secours ensuite d'amélioration de la situation. Les familles et les enfants tiennent à continuer à correspondre avec leurs bienfaiteurs. Parmi les filleuls que nous avons vus il y en a que nous aimerions voir suivis des années encore par leurs parrains.

Nous pensons notamment à cette fillette de 15 ans de Tournai, qui a perdu ses parents lors du bombardement de leur maison en 1940, qui elle-même a été retirée des décombres après plusieurs heures et dont le corps présente de multiples cicatrices, ensuite de cet accident. Elle a été recueillie par ses grands-parents âgés. Nous pensons à cette femme à Ostende, mère de deux petits en bas âge, qui attend, probablement en vain, le retour de son mari déporté... à cette famille de Liège dont le mari rentré d'Allemagne a perdu la raison... à cette jeune fille de Mons, à qui on a dû amputer la jambe à la suite d'un

bombardement... à toutes ces veuves, à tous ces sinistrés auxquels le soutien moral d'une marraine ou d'un parrain fera encore tant de bien.

Une révision générale de tous les cas de parrainage de Belgique a eu lieu au cours de cet été, $\frac{1}{4}$ environ ont été supprimés en raison de l'amélioration de leur situation. Cette révision sera renouvelée en janvier et février 1946 pour ne maintenir que les filleuls victimes directes de la guerre pour lesquels la continuation d'une aide représente une urgente nécessité.

En comparant la situation de la Belgique et celle de la France, nous pensons pouvoir conclure qu'en France, notre concours est plus nécessaire qu'en Belgique, mais dans ce dernier pays notre secours donne davantage de possibilités vu que le marché est mieux achalandé.

Der Schweizer Sanitätszug hilft dem Internationalen Roten Kreuz beim Austausch von Schwerverwundeten

Von San.-Fw. Reber Werner.

(Schluss)

Unser Material-Unteroffizier entdeckte plötzlich, dass im Wagen mit dem Reservematerial etwas nicht mehr geheimer war. Zudem quitschte und kreischte es unter diesem Wagen, dass man es im ganzen Zug hören konnte. Ich begab mich mit dem Material-Unteroffizier in den Wagen und stellte schwachen Rauchgeruch fest. Der Wachtmeister erklärte mir, dass wahrscheinlich ein Lager ausgelaufen, und deshalb der Wagen gebremst sei. Dem Kommandanten wurde Meldung erstattet und wir versuchten vom vordersten Trittbrett aus, uns dem Lokomotivführer verständlich zu machen. Nach kurzer Zeit gelang uns dies und der Zug wurde kurzerhand auf offener Strecke zum Stehen gebracht. Der Lokomotivführer erklärte dem inzwischen herbeigeeilten Kommandanten, dass die Sache nicht ungefährlich sei, und sogar ein Unglück entstehen könnte, indem der Wagen aus dem Geleise gehoben werden könnte. Dies passierte kurz nach Grenoble und wir beschlossen, mit verlangsamter Geschwindigkeit bis Montmélian zu fahren und von dort aus in Chambéry einen französischen Wagen anzufordern. Dass dabei unsere Rückreise beträchtlich verzögert wurde, war uns klar. Wir erreichten um 15.00 Uhr Montmélian, wo uns der Stationsvorstand, kenntlich an der weissen Mütze, sofort einen Wagen bestellte. Nach zwanzig Minuten brachte eine französische Lokomotive denselben und manövierte ihn genau neben den defekten Wagen. Im Eiltempo wurde nun umgeladen. Eine weitere Folge dieser Panne war, dass der für den Transport aufgestellte Fahrplan über den Haufen geworfen wurde. Um 16.25 Uhr konnten wir in Montmélian wieder wegfahren, zu einer Zeit, da wir schon in Aix-les-Bains hätten wegfahren sollen. Es kam mir dabei so richtig zum Bewusstsein, dass kein Mensch im ganzen Zug war, der vom Bahndienst etwas verstand, mit Ausnahme natürlich des Lokomotivführers. Zwischen Brig und Genf wurde bei unserer Ausreise einfach einem Sanitäts-Soldaten erklärt, wie und wo Heizung und Licht zu bedienen seien. An ausgebrannte Lager und defekte Bremsen hat wohl niemand gedacht. Um 17.05 Uhr erreichten wir Aix-les-Bains, wo uns wieder die gummikauenden Amerikaner in Empfang nahmen, um uns das Mittagessen zu servieren. Dieser Kaugummi spielt übrigens eine grosse Rolle bei den Amerikanern. Vom Neger bis zum höchsten Offizier kaut alles in ununterbrochenen, regelmässigen Bewegungen seinen Gummi. Viele von uns probierten später das «Kunststück» ebenfalls. Jedenfalls amüsierten wir uns an dem Ungewohnten und viele bekamen sogar Gefallen an der Wiederkäuerei. Die Verpflegung liess hier etwas zu wünschen übrig, indem zu wenig Essen vorhanden war. Es war dies auch eine Folge unserer grossen Verspätung. Nachdem wiederum unter Rennen und Schwitzen des gesamten Personals die Fütterung vorüber war — es klappte diesmal schon weit besser als das erste Mal — fuhren wir um 18.30 Uhr wieder ab mit Genf als nächsten Bestimmungsort. Für den Feldweibel ist der Dienst im Sanitäts-Zug immer am schönsten, wenn sich der Zug auf der Fahrt befindet, weil sich da der Dienstbetrieb geregelt und ohne grosse Umstände abwickelt, man weiss jedenfalls immer, wo die Leute sich befinden, das «Sichdrücken» der Mannschaft ist leicht zu verhindern. Hier findet der Feldweibel auch Gelegenheit, sich etwas auszuruhen. — Es wurde Nacht und die Gegend fiel in Dunkelheit. Es wurde Annesse erreicht und die Fahrt um den Kanton Genf herum begann wieder.

Am 17. Januar 1945, um 3.30 Uhr hielt unser Zug wieder auf Schweizerboden in Genf. Man hatte uns längstens um 20.00 Uhr des Vorabends erwartet und vielen Neugierigen wurde durch unsere Verspätung ein Strich durch ihre Sensationslust gezogen. Es wimmelte trotzdem von Leuten, die uns, als ersten Zug aus Frankreich, bestaunen wollten. Das deutsche Rote Kreuz reichte den Verwundeten Schweizer

Erfrischungen. Ein hoher deutscher Militärattaché bestieg den Zug und erkundigte sich nach dem Befinden seiner Landsleute. Es entspann sich dabei etwa folgendes kurzes Zwiegespräch: «Und was fehlt Ihnen?» — «Linkes Bein amputiert, Herr Oberst.» — «Na, bleiben Sie tapfer bis ans Ende», und schon ging der Besucher weiter. Es waren auch einige deutsche Zivilisten herbeigekommen, und man merkte sowohl diesen wie auch den Verwundeten an, dass sie heilfroh waren, in der Schweiz zu sein. Während nun die Verwundeten durch das Rote Kreuz verpflegt wurden und unsere braven Territorialtruppen den Zug bewachten, konnten wir zur Verpflegung ins Bahnhofbuffet gehen. Die ersten Frühdienstangestellten der SBB. tranken mit uns den wärmenden Kaffee. Vor Abfahrt des Zuges in Genf wurde uns eine Bewachungsgruppe (ein Unteroffizier und vier Mann) mitgegeben. Auch ein Zollbeamter fuhr mit uns. Diese Leute hatten den Befehl, uns auf der Fahrt durch die Schweiz hindurch und wieder zurück nach Genf zu begleiten. «Merkwürdigerweise», stellten wir alle fest, denn durch ganz Frankreich hindurch waren wir vollständig ohne Bewachung gefahren. Jedoch wir hatten uns zu fügen. Befehl ist nun einmal Befehl, obschon uns dadurch der ohnehin schon knappe Platz noch mehr eingeengt wurde. Dass diese Bewachung doch nicht ganz so unnötig war, bemerkte ich nur zu bald. Die deutschen Soldaten erlaubten sich sofort Disziplinlockerungen, sobald sie wussten, dass sie in der Schweiz waren, und ihnen nun voraussichtlich die Gefangenenfesseln endgültig lockerer sassen. Kaum waren wir um 5.45 Uhr in Genf abgefahren, begann ein Hin und Her aus den Leichtverwundetenwagen zu den «Liegenden», und es sollten gegenseitige Wagenbesuche veranstaltet werden. Durch das Aufstellen einer Wache aus unsern Begleitern wurde dem Treiben der Riegel gestossen. Wir fuhren über Lausanne, Renens, Yverdon, Neuenburg, Biel, Olten nach der Ostschweiz. Kurz nach Olten sickerte eine Nachricht durch, unser Zug würde nach Flüelen umgeleitet, weil angeblich auf deutscher Seite die amerikanischen Verwundeten nicht in Konstanz eingetroffen seien, und deshalb unsere Verwundeten nicht ausgeliefert werden können. — Diese Meldung wurde zur Gewissheit, als man uns nach Aarau über Rotkreuz, Richtung Innerschweiz umleitete. So landeten wir um 13.30 Uhr in Flüelen.

Dort war unterdessen die MSA. (Militär-Sanitäts-Anstalt) alarmiert worden; denn auch für sie kam die Umleitung überraschend. Der HT. (Hilfstrupp), bestehend aus Pfadfinderinnen und hilfsbereiten Schweizer Mädchen brachte für die Deutschen wie auch für uns heissen Kaffee und Brot. Die Transportmittel der MSA. Flüelen waren bald zur Stelle und von ihnen wurde nun der Zug entleert, was bis gegen 17.00 Uhr geschehen war. Die Leichtverwundeten wurden per Strassenbahn Flüelen-Altendorf in die MSA. speditiert. «Nach langen Jahren wieder einmal Schnee zu ballen ist köstlich», meinte ein junger deutscher Oberleutnant, welcher im Afrikakorps gedient hatte, und dort verwundet wurde. — Wir begannen sofort mit der Retablierung des Zuges, die Wagen wurden gereinigt und die Betten frisch gemacht. Die MSA. verpflegte uns vorzüglich und nachdem wir noch bis 21.30 Uhr an der Retablierung des Zuges gearbeitet hatten, winkte uns zum ersten Male seit Brig eine Stunde freier Ausgang. Diese kostbare Stunde wurde richtig genossen. Offiziere und Unteroffiziere logierten im «Urnerhof», die Mannschaft im «Sternen». — Schnell noch einen telephonischen Anruf nach Hause, denn schreiben hätte in Frankreich nichts genützt, und mit geniesserischem Wohlbehagen bedienten wir uns des fliessenden Kalt- und Warmwassers im Hotelzimmer. Eine Ewigkeit schien es uns, dass wir nicht mehr in einem Bette geschlafen hatten.

Ein frostigkalter Wintermorgen begrüsst uns in Flüelen am 18. Januar. Nach dem Frühstück in der MSA. wurde noch das Gepäck der am Vortag ausgeladenen Deutschen in die MSA. transportiert. Gegen Quittung wurden 700 Gepäckstücke in mehreren Fuhren abgegeben. Es waren Stücke von 15 bis 20 Kilo darunter, und wir achteten sorgfältig darauf, dass nichts verloren ging; war es doch das Einzige, was die deutschen Soldaten noch besaßen. — Unterdessen hatte sich im Wartsaal von Flüelen unser Zugscouffeur installiert, und hatte so Zeit und Gelegenheit, die zwei- bis dreitägigen Bärte zu rasieren. Rasieren ist auch so eine der Schwierigkeiten im Sanitäts-Zug. Während des Fahrens ist's nichts damit, und wenn einmal angehalten wird, kann es vorkommen, dass mitten im Rasieren der Zug wieder abfährt und wer nicht seine Kehle riskieren will, kann sich schön wieder vom frischen Seifenschaum befreien und seinen Bart, wenn auch nur teilweise, noch bis zum nächsten Halt mit sich herumtragen. Das Geschäft wurde hier gründlich nachgeholt und bis zum Mittagessen in der MSA., das wieder vortrefflich war, sahen wir alle hübsch sauber aus. Nach dem Essen kommt die Meldung: Der Zug begibt sich leer nach Erstfeld. Dort wird im Küchenwagen ein Ofen eingebaut nur die Küchenmannschaft geht mit. Die übrigen begeben sich wieder in ihr gestriges Kantonement, der Fourier sorgt wieder für die gestrigen Zimmer im Urnerhof. Also los, Säcke aus dem Zug, Biwak erstellen auf dem Bahnhofperron! Offiziersgepäck mitnehmen! Alles klappt, es ist bereits 17.00 Uhr, der Zug wird von mir geschlossen, er steht leer und kalt auf dem Geleise. Alles ist da, und ich kommandiere: «Säcke aufnehmen». Eben sind die Tornister im schönsten Schwung,